

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

VERS A DIRE

EDMOND

C'était un joligars. Seulement qu'à le voir
En coquet habit gris, fait de fin tweed d'Ecosse.
Parader sur la rue, à cheval, en carrosse
Et montrer aux passants l'éclat de son œil noir,
Chaque fillette jeune, espérait en son âme,
Un garçon comme lui pour être heureuse femme ;
Mais lui, s'en moquait fort et s'en inquiétait peu,
Notre ami Cupidon y perdait son doux feu.
Loui-e en pleurait tout bas, et la jolie Aline,
Toute triste du fait, venait sur la colline
A l'ombre des vieux pins, rêvasser au bonheur
Et se plaindre du mal qui la tenait au cœur.
Le gaillard ne voyait que des beautés rustiques...
Il avait lu, je crois, quelques strophes lyriques
Et son esprit monté parfois, lui faisait voir
Au donjon crénelé d'un antique manoir...
Enfin, que sais-je, moi ? L'amour a ses mystères,
Le garçon ses secrets, et le cœur ses chimères,
Dont je ne dirai mot, tenez-le pour certain.

Aux beaux jours de l'été, descendit un matin
A l'hôtel du village, une nymphe en satin
Portant à ses dix doigts maintes bagues brillantes.
(Eil bleu, blonde, grassette, elle était séduisante
Au suprême degré. L'hôte qui bavardait
Comme une pie, à qui voulait l'ouïr, disait
Qu'elle était en état d'acheter le village
Tant elle avait d'argent. C'était tout un mariage...
Notre ami le rêveur, qu'on nomme Edmond, je crois,
Se fit cette raison : qu'elle valait cent fois
Et Louise, et Joséphine, et Jeannette, et Clémence.
Au bout de quelques jours, ils faisaient connaissance.

Tout allait pour le mieux ; il en était épris
Comme un fou, c'est le mot, et voulait à tout prix
L'aimer à tout jamais, sans repos et sans rêves,
Prétextant qu'elle était l'idéal de ses rêves !
Ce qu'elle lui coûtait, l'histoire n'en dit rien,
Et néanmoins, un fait que je tiens pour certain
(L'hôtelier me l'a dit) c'est qu'elle aimait en diable
Les petits vins mousseux, les fleurs, la fine table,
Les bouquets, les bonbons et tous ces riens charmants
Qu'au village et partout, on paie argent comptant.
Venait-on par hasard, à passer sur la place,
Vite, on arrêtait prendre une crème à la glace,
Des fruits, des chocolats ; Dieu sait tous les bonbons
Qui pouvaient succomber dans ces occasions !
L'on vous dira qu'amour vit seulement d'eau pure !
Edmond connaît bien mieux notre pauvre nature,
Sa partenaire aussi. Quand le soir était beau,
Notre ami proposait un petit tour sur l'eau,
Le jour, la promenade à travers la campagne,
Tant et bien qu'à la fin, sa timide compagne
Savait presque par cœur, les bois, les rues, les champs,
Le bosquet, le village et tous ses restaurants

Enfin septembre vint.

Avec le vert feuillage
Les oiseaux de l'endroit quittèrent le bocage,
Et la nymphe aux yeux bleus, dut par un beau matin,
Planter là son Edmond pour reprendre le train.
Elle devait mener son fils Jean à l'école,
Reconduire au couvent ses filles Berthe et Paule,
Et le reste, et le reste. Et c'est ainsi qu'Edmond
Vit ses rêves dorés déguerpir en wagon,
Il faillit en mourir, et durant deux semaines
Fut atteint de la grippe et de fortes migraines.
Et la leçon valait une grippe ma foi !
Ce qu'il en fut pensé, nul le garda pour soi
Tous s'en amusèrent ; les dames du village
En parlèrent longtemps et rirent davantage.

HENRI GASTON.

LA MODE

Voyant incliner le goût du public vers le fastueux
l'éclatant, le clinquant même, les arbitres de la mode
ont versé le fastueux, l'éclatant, le clinquant dans
toutes pièces de toilette féminine. Beaucoup de belles
broderies, non seulement en soies de couleurs vives,
mais encore enrichies de perles, de quelques pierreries
et de fils d'or ou d'argent, ajoutent une réelle valeur
artistique à nos costumes du moment. Toutefois, ces
splendeurs ne sont pas à la portée du plus grand
nombre, je ne les note que pour indiquer la tendance
générale pour faire comprendre mieux, pour expliquer

les modes actuelles. Sur les simples toilettes faites
pour nous, on emploie beaucoup de galonnages d'or et
d'argent. Quelques-unes de ces passementeries sont
sobrement et artistement mêlées de fils d'or ou
d'argent, mais il faut noter que le galon en drap d'or
ou d'argent est aussi fréquemment employé ; princi-
palement comme dépassants de boléro, comme cein-
ture et comme ornement de chapeau.

Recouvert de tulle, de broderie, ou faisant transpa-
rent à une garniture de drap découpé à l'emporte-
pièce, j'avoue que ce galon ne me déplaît pas. Si l'on
choisit un or un peu pâle, un argent presque blanc,
les reflets métalliques semblent être tissés à même
le fin réseau de dentelle ou de tulle qui le recouvre.
Pour toilettes habillées, pour les dîners, les bals, les
cérémonies, je prédis beaucoup de vogue à cette gar-
niture.



Toilette habillée

Les cravates, ou pour mieux dire les rubans qui
servent d'encolure et de garniture de devant de cor-
sage en ce moment, sont presque tous additionnés
de galons d'or ou d'argent. Le ruban de velours
noir, principalement, se porte ainsi : Aux pans de la
cravate, on ajoute, en façon de ferrets, deux jolis mo-
tifs d'or ou d'argent : feuillages, fleurs, motifs héral-
diques ou autres. Ceci est la dernière nouveauté du
moment.

COMMENT L'ENFANT APPREND A AIMER

Comment l'enfant apprend-il à aimer ? N'est-ce pas
en voyant aimer ? Peut-on dire que, chez l'enfant,
l'amour soit naturel et inné, au lieu d'être une œuvre

d'éducation ? Les premiers mouvements de l'enfant
n'expriment guère que le moi, les sensations et les
passions du moi : ce sont des cris de joie ou des cris
de douleur ; plus tard, avec le sentiment de la per-
sonnalité, des cris de colère. Mais, en voyant autour
de lui se manifester par les signes les plus apparents
l'amour le plus tendre, en se sentant ou en se croyant
aimé, l'enfant veut enfin mériter en quelque chose cet
amour ; il cherche à balbutier une réponse à tant
d'appels réitérés. C'est à force de voir sourire que
l'enfant sourit. Combien a été longue à se produire
cette première manifestation de l'amour. On la croit
naturelle encore, spontanée ; qui sait tout ce qu'il a
fallu d'efforts accumulés, de persévérance, de volonté
à l'enfant pour mettre au jour cette merveille du sou-
rire, qui est déjà l'ébauche du désintéressement ?
Suivez de l'œil la vie morale de l'enfant reflétée sur
son visage : vous verrez, peu à peu, cette première
ébauche se revêtir de mille nuances, de mille cou-
leurs nouvelles ; mais combien lentement ! Nul ta-
bleau de Raphaël n'a coûté plus d'efforts.

L'enfant est naturellement égoïste : tout pour lui,
le moins possible pour les autres. Ce n'est qu'à force
de recevoir qu'il finit par donner ; l'amour, qui semble
sa nature, est, au contraire, un élan par-dessus sa
nature, un élargissement de sa personnalité. Dans ce
sens, on peut dire, ce semble, avec la plus grande
vérité, que l'amour est d'abord de la reconnaissance ;
c'est le sentiment du retour en face du bienfait, et
comme de la dignité en face de la "grâce." Le pre-
mier acte de reconnaissance est, semble-t-il, un acte
de foi : je crois au bienfait, je crois à la bonne in-
tention du bienfaiteur. Des signes de l'amour, l'en-
fant conclut à la réalité de l'amour chez ses parents ;
l'homme, en présence de ses semblables, fait la même
induction. De même que l'idée de liberté nous dé-
termine à agir comme si nous étions libres, l'idée de
l'amour nous invite à agir comme si les autres nous
aimaient et comme si nous les aimions réellement.
Cette idée, par laquelle l'égoïsme se transforme en
altruisme, est semblable à la force qui, dans une loco-
motive, renverse la vapeur et fait aller la machine
dans une direction opposée.

L'éducation consiste à favoriser cette expansion
vers autrui, au lieu des forces de gravitation sur soi.
Elle apprend à trouver sa joie dans celles des autres,
à faire ainsi un choix entre ses plaisirs ; à préférer les
jouissances les plus élevées et les plus imperson-
nelles, par cela même celles qui enveloppent le plus
de durée et comme d'éternité.

JEAN-MARIE GUYAU.

LA CUISINE

Pudding royale.—La pesanteur de trois œufs de
sucre et de beurre, la pesanteur de deux œufs de
farine, l'écorce d'un petit citron, trois œufs. Faites
fondre le beurre à l'état-liquide, mettez-y l'écorce du
citron haché bien fin et le sucre ; brassez en ajoutant
graduellement la farine et les œufs, battez le tout
jusqu'à ce que cela soit bien mélangé ; alors, mettez
le tout dans un plat creux ou un moule, et faites
bouillir durant deux heures. Servez avec une sauce
sucrée.

Gelée de pommes.—Des pommes ; à chaque livre,
allouez trois-quarts de livre de sucre en morceau ; une
demie cuillerée à thé de pelure de citron hachée très
fine ; pelez les pommes, enlevez les cœurs et faites-les
bouillir dans une quantité suffisante d'eau, seulement
pour qu'elles ne brûlent point ; battez-les en bouillie
et mettez trois quarts de livre de sucre pour chaque
livre de bouillie ; plongez les morceaux de sucre dans
l'eau, mettez-les dans une casserole et faites-les bouil-
lir jusqu'à ce que cela soit converti en un sirop épais
et pouvant être bien écumé ; alors, ajoutez ce sirop à
la bouillie de pommes, avec l'écorce du citron hachée
menu, et brassez cela sur le feu durant quinze à vingt
minutes, ou jusqu'à ce que les pommes n'adhèrent
point au fond de la casserole. La gelée est alors faite.